

Notes de l'Assemblée des enseignants de Communion et Libération de Lombardie
avec Julián Carrón
par visioconférence, le 20 novembre 2020

Francesco Barberis. Bonsoir à tous et merci à Julián d'avoir tout de suite accepté notre invitation. Ce que nous vivons actuellement (avec la pandémie, les écoles fermées, l'enseignement à distance, l'impossibilité de se rencontrer physiquement) est une période particulière, pleine de défis et d'épreuves, mais aussi de surprises inattendues. Nous considérons comme un grand cadeau le fait de pouvoir être ici avec toi, Julián, car ta présence nous rappelle que la paternité est un acte présent, qui nous est offert maintenant. C'est de là que naît toute ma gratitude.

Francesca Zanelli. Même maintenant, le Mystère ne nous empêche pas d'être en rapport avec Lui ; au contraire, nous pouvons l'être encore plus, parce qu'il nous fait vivre une circonstance que nous n'avons pas désirée, que nous n'avons pas cherchée, devant laquelle nous sommes poussés à nous demander : qu'y a-t-il encore de nouveau à découvrir dans le confinement et dans l'enseignement à distance ? Quand il a été disponible, chacun de nous a pu reconnaître, à l'intérieur de sa vie, des faits, des personnes et des rapports fascinants pour lui, que nous voulons examiner et juger ce soir avec l'aide de Julián. Et nous voulons aussi nous aider à regarder toutes les questions qui ont surgi, que la réalité de ce début d'année a suscitées en nous et chez les jeunes. Je lis l'ordre du jour : « Dans cette période, à la lumière notamment de la Journée de début d'année qui a été proposée à l'ensemble du mouvement, et de celle de CL-Lycée, qu'est-ce qui nous aide à vivre le quotidien ? Qu'est-ce qui nous permet de tenir face aux jeunes ? Qu'est-ce qui peut susciter la vie en eux ? »

Souvent, dans des moments comme celui-ci, lorsque nous, adultes, nous nous retrouvons pour parler de l'expérience de CL-Lycée, j'ai un peu de mal parce que j'ai l'impression que la nature de la proposition unique et originale d'une expérience comme CL-Lycée n'émerge pas. Pour tenter d'être plus clair, il me semble que, souvent, nous racontons beaucoup de beaux événements, mais qui auraient pu facilement se produire sans l'expérience de CL-Lycée, simplement grâce au chemin que chacun fait personnellement par rapport à sa vie et à sa vocation. Soyons clairs, il est fondamental qu'il y ait ce chemin dans le rapport avec le mouvement, mais l'impression que j'ai est que l'on s'arrête là et qu'on n'entre pas dans la proposition concrète qu'offre un lieu comme CL-Lycée. Il y a le moment du cours, bien sûr, et ce qui se passe avec un jeune ou l'autre ; mais je découvre que la plus grande surprise est le fait que je reprends conscience, dans les difficultés, dans le combat quotidien, de l'existence de visages qui, inexplicablement, redeviennent cette chair, ce Dieu incarné dont Azurmendi parlait lui aussi ; mais je me perds si je n'ai pas un lieu qui me donne l'occasion d'un travail et d'une compagnie face à ce qui m'arrive dans la vie. Sans un tel lieu, sans reconnaître et mettre devant tous la vérité de ce lieu (non pas la mienne, mais ma vérité en rapport avec ce lieu), je ne pourrais pas faire ce que je fais tous les jours en allant à l'école et en m'occupant des jeunes de CL-Lycée ; je serais profondément déloyal aussi bien envers moi-même qu'envers les jeunes, parce que je ne leur offrirais qu'une affection ou une consolation momentanée. Je voulais donc te demander de m'aider un peu à comprendre comment nous entraider pour partager et poursuivre ensemble le chemin de CL-Lycée. Merci.

Julián Carrón. Laissons cette question ouverte, non que je ne veuille pas y répondre, mais parce que c'est une question qui, à mon avis, concerne tout le monde. Comment vivons-nous ce moment ensemble ? Je préfère que vous commenciez à répondre vous-mêmes, en voyant ce qui se dégage de l'expérience que nous faisons, afin que cette rencontre ne soit pas un « cours » de ma part, mais le partage d'une expérience, car ce qu'il a dit me semble fondamental. Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire ?

Dans cette période évidemment difficile pour nous, surtout pour les jeunes de CL-Lycée, de belles choses se produisent. Je vois des touches de lumière, en particulier chez ces jeunes qui sont le plus liés à nous et entre eux. Je pourrais énumérer une série de faits. Mais j'ai besoin d'aide car, pour moi, le climat général a une atmosphère différente : je vois beaucoup de souffrance autour de moi, et surtout beaucoup d'accablement. Il est très facile de s'éteindre, surtout pour les jeunes – non seulement ceux de CL-Lycée, mais aussi mes élèves en général – ; il y a une grande solitude qui mène à une fermeture, parfois grave, chez de nombreuses personnes (c'est un véritable manque d'ouverture), ainsi qu'à beaucoup de souffrance. Je pense à toutes ces jeunes filles qui sont en train de devenir anorexiques, à des jeunes qui vivent dans des familles détruites ou en grande détresse, à des deuils qui font souffrir beaucoup de personnes que je connais. Face à tout cela, je me sens mal, honnêtement, d'autant que l'impuissance devant ces situations est comme multipliée par cent dans un moment comme celui-ci. Je ne peux pas dire, en toute loyauté, que je me sens abandonnée ou que je me sois jamais sentie abandonnée dans ma vie ; même dans les moments les plus difficiles, même lorsque j'étais seule, il y avait toujours un rapport. En lien avec ce que disait l'intervenant précédent, je me rends compte qu'il est vraiment vital d'avoir un lieu qui fait une proposition, et il me semble que c'est difficile aujourd'hui, pas tellement pour moi qui ai la chance d'être dans un contexte comme celui-ci, mais pour de nombreuses personnes que je connais et qui sont difficiles à atteindre. C'est pourquoi je voulais demander de l'aide.

Carrón. Quand tu parles de personnes que tu connais, à qui fais-tu référence ? À tes collègues, aux jeunes, au contexte éducatif en général ? Je te le demande simplement pour mieux comprendre. *Je pense surtout à beaucoup de jeunes que je connais. Actuellement, ils ne sont joignables que par des moyens technologiques, qui, Dieu merci, existent, mais qui ne me semblent pas suffisants, car il suffit d'éteindre son téléphone pendant un certain temps, de ne pas se présenter en classe, pour se faire du mal. Cela me désole et je ne sais pas quoi faire.*

Carrón. D'autres ?

Pour les faits que tu demandais, je suis très touché en ce moment par l'école de communauté sur le point « j'étais aveugle, et à présent je vois » et sur le fait que, entre cet « avant » et cet « après », il y a un fait. En pensant notamment à ce que disait le premier intervenant, ce qui m'aide beaucoup, c'est de me mettre en jeu avec les autres adultes qui suivent les jeunes de CL-Lycée, d'être avec eux, de leur raconter ce qui m'arrive et de leur demander ce qui se passe dans leurs écoles de communauté avec les jeunes. Je voulais donner un exemple de ce qui arrive lorsque nous prenons conscience de ces faits (qui ne sont pas toujours beaux) qui nous changent, qui changent vraiment ce que nous sommes. Lorsqu'il a entendu Azurmendi parler des écoles du mouvement en Espagne (où l'on voyait que le souci des enseignants n'était pas d'enseigner, mais d'éduquer, et que cette éducation signifiait aimer), un jeune de l'école de communauté de CL-Lycée dont je m'occupe a dit qu'il a ressenti un choc parce qu'il a fréquenté une école du mouvement et ne s'est pas senti aimé : il a eu le sentiment d'avoir été très mal traité, si bien qu'il est parti dans une école publique pour ses dernières années de lycée. Après avoir entendu Azurmendi, il a dû se mettre en quarantaine pendant deux semaines sans aller à l'école, et il a voulu voir ce que disait le mouvement à propos de l'éducation ; il a donc commencé à lire Le risque éducatif, parce que son père l'avait à la maison, mais aussi parce qu'il avait vu ses enseignants de l'école du mouvement lire souvent ce livre. Bref, il était un peu curieux. Il a lu le livre et nous a dit qu'il avait fait une découverte : « La question est qu'avant, je pensais qu'être aimé signifiait faire ce qui me plaît, mais don Giussani dit qu'éduquer, c'est introduire à la réalité. Cette école m'a appris à aimer la connaissance, non pas au sens des différentes matières, mais au sens de la réalité, donc ce que dit Azurmendi est vrai. Cela me remplit de reconnaissance pour l'école que j'ai fréquentée et dans laquelle j'ai grandi ; c'est bizarre que cela arrive quelques mois à peine avant de terminer ma scolarité. Maintenant, je comprends ce que signifie aimer. » Cela m'a vraiment touché, parce que c'était voir un exemple précis de ce que disait Azurmendi : « J'étais aveugle, et à présent je vois », un fait qui a totalement changé son histoire et lui a permis de la voir de manière différente.

Carrón. Est-ce que cela apporte un début de réponse ?

Je voudrais raconter deux faits, l'un qui s'est passé en classe et l'autre à CL-Lycée. Il y a deux semaines, j'ai vu une vidéo d'un monsieur de 81 ans, très sympathique : ne pouvant rendre visite à l'hôpital à sa femme, malade depuis un mois, il va dans la cour de l'hôpital, s'assoit sous la fenêtre de sa femme et joue de l'accordéon, lui faisant la sérénade pendant une heure. Cela m'a vraiment touchée, et je me suis demandé pourquoi : parce que c'est un homme qui arrive à être libre, même avec toutes ces règles (il n'en a enfreint aucune mais il a atteint son but), et à cause de la fidélité de l'amour, qui explique bien son désir d'aller voir sa femme. Alors, j'ai pensé : demain, je proposerai cette vidéo à mes élèves, qui ont évidemment beaucoup de questions sur comment être libres avec toutes ces règles et en restant chez soi. Je le montre à une classe dans laquelle une élève réagit négativement à tout ce que je fais. Elle regarde la vidéo et, à la fin, s'exclame : « Madame, je veux cela aussi ! » Et moi : « C'est parfait ! Voilà exactement la question essentielle : ce que nous avons vu est désirable ». Ce qui m'a frappé, c'est qu'elle a effectué le même parcours que moi, c'est-à-dire qu'elle a utilisé son cœur pour juger cette vidéo. C'était le premier fait. À partir de ce moment, cette élève a commencé à être très ouverte à tout, des corrections de son travail jusqu'à ce que je proposais. C'est alors que la question de l'ordre du jour d'aujourd'hui m'est venue à l'esprit : qu'est-ce qui suscite la vie, même en faisant de la culture, qui est au fond ce que nous faisons à l'école ? Dans ce que nous faisons, si nous arrivons à comparer toute chose avec le point enflammé qui est en nous et que nous le proposons ensuite, nous leur permettons de manière très simple de le comparer à ce point enflammé qui est aussi le leur. Par rapport au « Raggio », la rencontre hebdomadaire de CL-Lycée, je voulais raconter qu'il y a quelques jours, je suis restée bouche bée parce que j'ai montré les dernières minutes de la vidéo d'Azurmendi. Il y avait trois filles qui ne connaissaient rien de l'Église ou du mouvement. Je posais des questions du genre : « Si vous voyez quelque chose de bien, si quelqu'un fait quelque chose de surprenant, de correspondant, est-ce que cela vous semble une bonne idée d'aller le voir ? ». Je m'attendais à des réactions difficiles, mais au lieu de cela, mes élèves m'ont dit : « Madame, bien sûr ! Quelle question ! C'est évident ». Toutes les étapes que nous avons dû reconquérir dans l'école de communauté étaient, de fait, très simples pour eux. Cela m'a impressionnée et j'ai pensé : « Aujourd'hui, ils me les ont redonnées. » C'est très surprenant pour moi (et c'est une expérience de ces dernières semaines) : au « Raggio », en travaillant avec eux, c'est comme si je gagnais cette étape du chemin pour moi.

Je ne sais pas si je réponds à la question sur le « lieu » qui a été posée tout à l'heure. Ces jours-ci, je suis vraiment pleine de faits, parfois très douloureux. J'essaie de vous en raconter brièvement deux. Dans ma classe, j'ai une élève qui redouble et que je n'ai encore jamais vue, si ce n'est pendant trente secondes à peine, quand elle a allumé sa webcam parce que j'ai proposé de faire un sondage. En fait, elle se connectait en tant qu'auditrice libre et nous ne devions rien lui demander. Mais l'autre jour, pendant un cours, je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander quelque chose, cela me paraissait absurde de ne pas l'impliquer, de sorte que j'ai essayé de lui poser une question et elle s'est complètement effondrée. Je lui ai donc envoyé un courriel : « Je suis désolée de t'avoir interpellée, mais j'ai vraiment une envie folle de m'impliquer dans cette aventure avec toi ». Elle m'a répondu en me remerciant : « J'ai tellement hâte de sortir de cette situation ». J'ai une autre élève que je connais depuis des années. Ces jours-ci, elle m'a parlé d'une difficulté qu'elle ressent dans sa famille parce qu'elle ne se sent pas comprise. J'ai donc fait une tentative : j'ai écrit à ses parents pour les remercier parce que leur fille est vraiment merveilleuse et je leur ai raconté quelques faits dont je suis très reconnaissante à son sujet ; aujourd'hui, ils m'ont répondu en me remerciant à leur tour, en disant qu'elle est un cadeau pour eux aussi. Moi aussi, comme l'amie qui est intervenue tout à l'heure, je vois beaucoup de situations douloureuses, mais j'essaie de moins en moins de les fuir : c'est comme si cela me poussait à rencontrer ces jeunes et ces parents. C'est ce que je vois. D'un autre côté – et c'est là ma question –, je suis frappée au contraire par le fait qu'en parlant avec les jeunes de CL-Lycée, on a toujours l'impression que rien ne se passe dans leur réalité, il semble que

tout soit plat et qu'ils n'aient pas de questions ou, au mieux, que tout soit fatigant, que l'école soit nulle et qu'il n'y ait rien. Je suis continuellement blessée par la réalité, pour le meilleur et pour le pire, mais souvent, avec les jeunes de CL-Lycée, avec lesquels je n'ai pas la même familiarité qu'avec mes élèves que je vois beaucoup, j'ai l'impression de devoir tout reconquérir à chaque fois, comme si nous repartions à zéro chaque fois que nous nous rencontrons.

Carrón. Alors, comment t'en sors-tu ?

Comment je m'en sors ? Je fais un peu la même chose qu'avec mes élèves : d'une part, je ne peux que leur apporter ce que je vis, raconter ce que je vis et ce qui me frappe. Par exemple, à une fille qui vit près de chez moi, j'ai dit aujourd'hui : « Je suis allée faire mes courses, je suis pratiquement devant chez toi, viens, descends une seconde » et nous avons parlé un peu ; ou bien je cherche à les appeler. Je cherche à leur offrir ce qui m'arrive.

Mes jeunes ne sont pas morts du tout, au contraire, ils sont très vivants, et aujourd'hui les questions ont fusé, comme toujours.

Carrón. Tu parles de tes élèves ou des jeunes de CL-Lycée ? De qui parles-tu ?

Des jeunes de CL-Lycée, mais souvent, ce sont aussi mes élèves, presque tous. J'ai également une question concernant ce qui s'est passé aujourd'hui au « Raggio » : comment ne pas rester au niveau sentimental ? Souvent, dans les rencontres, j'ai l'impression que beaucoup d'entre eux expriment toujours un malaise : « Je suis triste », « Je traverse un moment difficile ». Comment les aider à faire un travail sur ce point ? C'est aussi mon problème, c'est pourquoi je pose la question parce que, bien souvent, c'est aussi ma difficulté.

Carrón. Vous voyez ? À mon avis, c'est fondamental, car la première difficulté, c'est la nôtre. Ainsi, nous finissons par souffrir, comme le disait l'un des intervenants, parce que nous percevons toute notre impuissance. À l'école de communauté, j'ai dit que l'autorité est le lieu où la lutte pour affirmer et vérifier que le Christ est la réponse aux exigences du cœur est plus limpide et plus simple. Ce combat se joue avant tout en nous-mêmes, pas chez les autres. C'est pourquoi nous ne pouvons rien communiquer si nous ne participons pas à cette lutte ; la vie, en effet, ne nous est pas épargnée, et nous ne tirons pas les réponses du chapeau, comme nous le pensons souvent. Ce n'est pas automatique, et ceux qui pensent avoir les réponses, qu'ils les sortent.

Ainsi, paradoxalement, cette situation est le premier cadeau pour nous, parce qu'elle nous dépasse de tous côtés. Qui parmi nous n'est pas sentimental quand il voit certaines choses ? Et qui ne se sent pas mal quand il est mal à l'aise ? Tout ce que nous voyons chez les jeunes nous concerne, nous les premiers. Par conséquent, si nous ne vérifions pas dans notre chair ce dont nous avons vraiment besoin pour vivre, nous aurons difficilement quelque chose à offrir aux jeunes. Et la première chose à offrir (au-delà du résultat et de tout le temps qui sera nécessaire), c'est notre présence, comme le disait Pasolini : « Si quelqu'un [...] t'avait éduqué, il ne pourrait l'avoir fait qu'avec son être, non par les discours » (Cf. P.P. Pasolini, *Lettere luterane*, Einaudi, Turin 1976, p. 44). On n'éduque pas par les discours, on éduque avec son être, si notre présence devant eux offre une réponse, comme l'a dit quelqu'un tout à l'heure : même si l'autre ne le comprend pas encore, nous lui offrons une réponse. Comme le disait l'amie qui est intervenue à l'école de communauté mercredi dernier : pendant des années, elle croyait ne rien faire pour son fils parce qu'il continuait à faire des bêtises (c'est ce qui nous arrive, à nous aussi : que celui qui ne fait pas de bêtises lève la main ! Qui n'a pas de défaillances ? Qui ne vit pas le même drame que les jeunes ?). Voilà pourquoi je dis que la véritable question, c'est nous : je comprends très bien qu'en voyant tout l'accablement dont vous avez parlé, ces jeunes qui s'éteignent, toutes nos tentatives semblent échouer. Cela nous concerne, nous ne pouvons pas éviter de nous y confronter : il est impossible de repartir après une journée très dure comme si nous n'avions pas vu ce néant et cet accablement. La question cruciale est de voir si, entre la dernière heure de cours d'aujourd'hui, avec tout ce qui s'est passé, avec toutes les blessures que nous avons vues, et demain matin, il se passe quelque chose qui nous remet en route, indépendamment du fait que nos tentatives réussissent ou échouent. En effet, la vraie lutte ne consiste pas tant à voir le succès de ce que nous faisons (cela se produira quand cela se produira, cela ne dépend pas de nous),

parce que nous agissons en relation avec la liberté d'un autre, pas avec un mécanisme, comme si c'était quelque chose que nous produisons nous-mêmes, des machines ou des appareils. Nous dialoguons avec le cœur d'un autre et avec la liberté d'un autre, de même que Dieu dialogue avec nous et notre liberté. Alors, quel sens a pour nous le fait de voir qu'il semble ne jamais rien se passer chez tant de jeunes ? En quoi cela nous interpelle-t-il ? Et qu'est-ce que cela signifie, lorsque nous avons du succès auprès d'eux, que Jésus nous dise, comme il l'a dit aux disciples : « Ne vous réjouissez pas de cela, mais réjouissez-vous parce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux » ? Même lorsque tout va bien, cela ne peut pas suffire pour affronter le lendemain. Ainsi, à mon avis, ce qui est utile avant tout, c'est de reconnaître que nous sommes les premiers à être défiés par cette situation. Voilà pourquoi j'aime tant ce que dit don Giussani (nous revenons ainsi toujours à la question essentielle), que j'ai choisi comme titre du livret sur l'éducation (J. Carrón, *Educazione. Comunicazione di sé*, San Paolo, Cinisello Balsamo) car cela m'a toujours touché, à savoir que « l'éducation est se communiquer soi-même » (L. Giussani, « Viterbo 1977 », in *Il rischio educativo. Come creazione di personalità e di storia*, SEI, Turin 1995, p. 84). Nous pouvons nous faire plus ou moins bien comprendre, prendre plus ou moins d'initiatives, mais la véritable question, c'est que soit tu portes ta proposition imprimée sur ton visage, soit elle ne m'intéresse pas, vous comprenez ? En effet, dans le livre qu'a lu le jeune dont notre amie a parlé, don Giussani souligne que la proposition s'incarne dans l'autorité de l'éducateur (« L'autorité est l'expression concrète de l'hypothèse de travail » ; *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 85) ; sinon, de quoi parlons-nous ? La proposition a pris chair et c'est donc là, dans les circonstances, qu'elle doit se rendre présente. Si en affrontant la question éducative, mon moi n'est pas généré, si je ne reconnais pas que le Mystère ne m'épargne pas le défi pour pouvoir me générer dans cette circonstance, je ne peux pas faire de proposition aux jeunes. La question est de savoir si, dans une situation comme celle que vous avez décrite, on peut retourner faire cours demain matin avec l'espérance imprimée sur le visage. Mais pour la porter imprimée sur le visage, il faut d'abord la vivre dans sa chair. On ne peut pas jouer la comédie devant les jeunes, comme de bons acteurs : la proposition doit jaillir du fond de l'être. On peut jouer la comédie une fois, deux fois, on peut faire semblant et les distraire, mais cela ne tient pas dans le temps. Heureusement que cela ne tient pas ! Heureusement que cela ne tient pas, autrement le fait d'être enseignant ou éducateur signifierait être acteur. Heureusement que cela ne tient pas, sinon nous ne commencerions à vivre qu'après la dernière heure de cours (c'est-à-dire après avoir joué un rôle), pas pendant que nous faisons tout ; nous ne commencerions à vivre, à grandir et à nous éduquer que lorsque notre travail à l'école se termine. Et pourtant non, il faut que nous commencions à vivre pendant que nous enseignons, sinon 99,9 % du temps serait inutile. La circonstance n'est pas un obstacle à surmonter pour pouvoir commencer à vivre, mais c'est le chemin pour vivre, pour apprendre à vivre. La vie est vocation, c'est avancer vers le destin à travers des circonstances que l'on ne choisit pas, Dieu merci. Si ce n'était pas ainsi, nous ne pourrions pas comprendre la portée de la proposition chrétienne, même en répétant sans cesse le « verbe », le discours, le mot juste, et nous nous retrouverions dans le néant. Heureusement que le « verbe » ne suffit pas. Je le dis sincèrement : heureusement que le « verbe » ne suffit pas !

Francesco Barberis. Il y a une personne dont le microphone ne fonctionne malheureusement pas, et elle nous écrit : « Je voulais raconter que, face à la grande difficulté de l'enseignement à distance (j'enseigne dans une école professionnelle), j'ai redécouvert la richesse de notre histoire, parce que j'ai invité mes collègues à l'Angélus du matin et certains ont accepté l'invitation à commencer ainsi la journée ensemble ; cela change aussi notre manière de nous regarder et de nous tenir compagnie. Moi-même, je commence mes cours avec le désir que les jeunes que j'ai en face de moi rencontrent ce qui m'est arrivé et que je vois se manifester de nouveau chez certains de nos jeunes qui suivent de manière simple et incroyable notre amitié ; leur vie s'épanouit dans une période si dure. Ainsi, j'invente toutes sortes de choses : des contrôles en groupe, des cours en petit comité, et je me retrouve pleine de désir et libre par rapport au résultat. »

Les dernières choses que tu as dites, Julián, m'ont paru particulièrement belles parce qu'elles décrivaient très bien la situation, du prof acteur de théâtre, toujours plus habile pour s'en sortir, au parolier. J'ai été très surpris par...

Carrón. Surtout, si nous agissons ainsi, nous nous retrouvons dans le néant le plus vide, parce que si cela nous suffisait, nous n'aurions plus besoin de vivre.

En fait, il m'est arrivé une chose si simple qu'elle est moins que banale, elle est en dessous du niveau du banal. Lors de la dernière assemble du CLE, l'assemblée générale, à laquelle j'ai participé (comme à d'autres rencontres) non pas comme si cela allait de soi, mais de manière assez distante, je ne sais plus si c'est Pigi ou Francesco qui a dit quelque chose à propos de toi et de ce dont tu témoignais en quelque sorte par rapport à la question des assemblées en visioconférence. En substance, l'idée était la suivante : pour Carrón, ce n'est même pas une question. L'assemblée s'est terminée et, d'une certaine manière, je n'ai rien retenu de ce qui a été dit, mais dans les jours qui ont suivi (bien des jours plus tard, je ne sais même pas combien), ce qu'ils avaient dit sur toi m'a « travaillé » et m'a permis de réaliser que, depuis des mois, la proposition du mouvement, les paroles sur lesquelles on se dit de travailler ou les moments de rencontre étaient, au fond, une forme, et que tout ce qui se passait en classe dépendait de mon inspiration et de mes capacités. Ces paroles m'ont piqué et intrigué, parce que je me suis rendu compte que j'étais totalement déterminé par ce que je considérais insuffisant : les analyses, les évaluations, les considérations pourtant bien vraies sur le fait que l'école en ligne n'est pas l'école. Ainsi, de fait, la manière dont j'allumais la caméra et commençais à faire des cours plus ou moins vivants était déterminée par la pensée que, de toutes façons, nous sommes dans une situation négative. Ce qu'on m'a dit de toi m'a exalté et m'a permis, dans les jours suivants, de me remettre en marche, de me remettre en chemin. Ainsi, en reprenant L'éclat des yeux, bien des choses que j'avais lues comme allant de soi, de manière distraite, sont devenues vivantes. Ce qui m'a le plus exalté se trouve dans le chapitre sur le rapport avec le Père : en commentant le passage de l'Évangile cité dans L'intérêt de la foi sur le plan humain : « Je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, telle est la volonté de Celui qui m'a envoyé : que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés », tu dis : « Que je ne perde rien ! Jésus faisait référence aux apôtres, aux disciples, mais on peut élargir le sens de cette phrase. La volonté du Père est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné : chaque instant, chaque circonstance de la vie, chaque provocation, chaque chose à faire. » (J. Carrón, L'éclat des yeux. Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?, <https://it.clonline.org/cm-files/2020/07/31/jc-brillio-web-fra.pdf>, p. 114). Si, auparavant, ma manière de commencer mon cours était déterminée par la pensée que tout était inutile, avec le temps, ces paroles ont commencé à devenir une nouvelle hypothèse. Il ne s'est rien passé d'extraordinaire, si ce n'est que j'ai remarqué que des choses se produisaient et se produisent maintenant, que je n'avais pas remarquées auparavant. C'est ainsi qu'on construit, même dans ces circonstances.

Carrón. Alors, il arrive quelque chose ou non ?

Oui, il arrive quelque chose.

Carrón. Est-ce uniquement virtuel ?

Non, non, cela arrive vraiment.

Carrón. Vous avez participé à l'école de communauté de mercredi dernier ? Je n'ai rencontré aucun des intervenants en personne, mais je les ai proposés l'un après l'autre en raison du choc que j'ai éprouvé en lisant chacune de leurs contributions ou en les écoutant par Zoom. Je n'ai pas rencontré Azurmendi après avoir vu sa vidéo (je l'avais rencontré à d'autres occasions), et j'ai proposé à tous de le voir à la Journée de début d'année en raison de l'effet qu'elle avait eue sur moi. Deux jours plus tôt, j'avais eu une rencontre avec les Familles pour l'accueil (association de familles d'accueil, *ndt*), et j'ai demandé à une personne d'intervenir pour vous tous parce que je n'avais pas pu m'empêcher de me lever, le lendemain, en l'ayant dans les yeux et en en parlant à tous ceux que je rencontrais. De même, j'ai demandé au père Pino de répéter ce qu'il avait dit à la diaconie de la Fraternité quelques semaines plus tôt. Et ainsi de suite, une intervention après l'autre. Je t'assure que c'est exactement ce qui s'est passé. Ça m'est égal qu'on se trompe – ne vous méprenez pas, je ne suis pas en train de faire

un sermon de prêtre – parce que la question est de savoir si l'on se laisse corriger, comme tu t'es laissé corriger par ce qui se passe et par la manière dont cela se passe. Il y a quinze ans, lorsque nous avons commencé à faire l'école de communauté en visioconférence, il y avait des personnes qui soutenaient que cette forme ne pouvait pas convenir. Maintenant, tout le monde la fait ainsi, même ceux qui critiquaient ce choix. J'insiste sur le fait que la forme ne m'intéresse pas, parce que le christianisme se rencontre sur un arbre, près d'un puits, sur le chemin, dans le temple, à un banquet ou n'importe où. Arrêtons de réduire le christianisme au « temple » tel que nous l'imaginons ! Le nom et la forme du temple peuvent changer, la forme de certains gestes, qu'on faisait d'une certaine manière à un moment donné, peut changer. Se fixer rigidement sur une certaine forme n'est pas le christianisme ! En effet, depuis le jour de l'Incarnation, le temple (la forme de la présence de Dieu) coïncide non pas avec quelque chose, mais avec Quelqu'un, avec la personne même de Jésus, avec son corps ressuscité : « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai ». Nous le savons peut-être grâce au cours de religion à l'école et au catéchisme, si nous en avons gardé une trace dans notre mémoire, mais on ne commence à comprendre la nature du christianisme que s'il entre au plus profond de notre vie ; nous sommes alors libérés de tous nos soucis par rapport à certaines formes établies, et nous commençons à apprécier le fait que le Mystère continue à faire en sorte que le christianisme se réalise de manière totalement inattendue. Je comprends tout à fait le problème, parce que j'ai été le premier à devoir apprendre à l'affronter. Comme je vous l'ai toujours raconté, j'ai dû faire ce parcours parce que je vivais à Madrid, Giussani était ici à Milan et je le voyais une fois par an, de loin. J'aurais aimé avoir toutes les visioconférences dont nous disposons maintenant, Internet et tous les textes en même temps, tout, tout, vraiment tout. Nous avons tout, mais nous manquons de tout, comme nous l'avons dit mercredi à l'école de communauté. Ce qui est en jeu ici, c'est un peu comme pour Van Thuan, il faut que naisse un Van Thuan en chacun de nous : quelles que soient les circonstances, même s'ils remplacent sans cesse ses gardiens, ceux qui entrent en rapport avec lui changent. Un point, c'est tout. On est loin de vivre dans le virtuel ou dans le monde des idées ! Nous continuons à faire des observations, certes correctes, mais abstraites, car elles ne sont pas fondées sur des faits. Toi, au contraire, dès que tu as commencé à regarder les faits qui se produisaient, tu t'es libéré de l'idéologie abstraite que tu avais en tête, comme Azurmendi. Nous l'avons tous en tête, il ne faut pas s'en scandaliser. Azurmendi était plein d'idéologie, tout comme moi je l'étais avant de rencontrer le mouvement. Je n'ai donc aucun problème à le reconnaître, je vous l'ai dit dès le début, dès mon arrivée en Italie : ce qui m'a sauvé la vie, c'est d'avoir accepté d'apprendre ce que je croyais déjà savoir. Alors, je ne veux contrarier personne, je dis simplement : il est possible de changer. Peu importe le temps qu'il nous faudra pour l'apprendre, je ne veux mesurer personne ici, ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je le dis pour chacun de nous : si l'on est disponible, avec le temps, on commence à faire l'expérience que tu es en train de faire, que la réalité commence à te parler, et ce qui n'était auparavant que forme devient forme et substance, car il n'y a pas de substance sans forme. Avant, tu avais une certaine forme sous les yeux et celle-ci ne te touchait pas : pourquoi, à un moment donné, te touche-t-elle ? Est-ce que parce que la manière de rencontrer les personnes a cessé d'être virtuelle ? Elle est aussi virtuelle qu'avant, mais la question est de savoir si nous restons fidèles à ce qui se passe lorsque nous nous rencontrons de cette manière à distance. Il ne se passe pas moins de choses que si nous étions tous là physiquement, autrement il vaudrait mieux terminer tout de suite la visioconférence et aller tous nous coucher. Ce n'est pas le cas, voilà pourquoi j'accepte cette manière de nous rencontrer ; sinon, pourquoi devrais-je nous faire perdre du temps, à vous et à moi ? Cela ne signifie bien sûr pas que tout se vaut, qu'on soit physiquement présent ou non : d'ailleurs, vous avez dit au début que la distance a fait éclater quelque chose qui était déjà là, et que cela vous fait souffrir plus. Maintenant, tout s'est amplifié, si bien que la mémoire du Christ paraît encore plus urgente, sinon je ne sais pas comment on peut s'en sortir, comment on peut retourner en classe avec l'espoir imprimé sur le visage, après une journée dont on est sorti épuisé, blessé. On ne s'en tire pas parce qu'on fait de la gymnastique mentale.

Je suis très reconnaissant pour cette année, pour ces circonstances, car elles sont pour moi l'occasion de vérifier ce que tu nous as dit au Meeting, c'est-à-dire qu'on peut entrer en salle de classe avec la peur ou avec un espoir. À la première heure de cours de cette année scolaire, la proviseure s'est connectée avec tous les élèves et, dans un message-vidéo, a commencé en disant précisément ceci : « Nous recommençons et qu'est-ce qui nous caractérise tous ? La peur de ce qui est sur le point de commencer ». Cette année, je vérifie qu'avec les élèves, je n'ai rien d'autre à disposition que mon heure de cours, car nous faisons déjà des cours en ligne depuis le début...

Carrón. C'est le seul réalisme.

Dès le début, nous avons commencé à faire cours à distance avec la moitié des élèves, donc j'ai très peu vu beaucoup d'élèves des nouvelles classes ; les années précédentes, les moments les plus beaux avaient toujours été ceux de la récréation près la machine à café, les discussions, mais cette année, il n'y a que l'heure de cours.

Carrón. Magnifique ! Vive la liberté, mes amis ! Enfin ! Vous ne vous en tirez pas à bon compte en reproduisant exactement ce que vous faisiez auparavant.

Ce qui m'a frappé, c'est que tu continues à nous dire depuis longtemps que la question est de regarder et d'être prêts à suivre ce que nous voyons. N'ayant que mon heure de cours, la seule chance que j'ai de les rencontrer est pendant le cours, et il y a des cours...

Carrón. S'il ne se passe rien pendant le cours, pourquoi devraient-ils vouloir se rencontrer après le cours ?

Une élève fait partie d'une famille catholique qui ne supporte pas les personnes du mouvement. Lors d'une réunion parents-professeurs, sa maman, très inquiète car sa fille traverse un moment de crise, me dit : « Vous ne pouvez pas la rencontrer ? Vous ne pouvez pas lui parler ? » Cette élève m'a écrit un courriel : « Madame, je suis impressionnée par ce que vous nous dites pendant les cours, cela suscite en moi beaucoup d'interrogations. Je voudrais vous parler, pouvons-nous nous téléphoner ? » Ce qui me frappe, c'est que nous sommes loin les uns des autres, en liaison virtuelle, mais que cela n'empêche en rien la possibilité de se rencontrer.

Carrón. Je te remercie. Vous n'êtes pas les seuls à vivre cette situation. En effet, quand je suis allé enseigner dans l'école du diocèse de Madrid, puis au séminaire (pas dans une école publique ou dans une situation X compliquée), je ne pouvais rien faire, aucune activité, en dehors de mes heures de cours, puisque j'avais tous les projecteurs braqués sur moi parce que j'étais de CL. Mais j'ai perçu cette situation comme une grande occasion pour surmonter le dualisme, parce que si tout ne passait pas dans le cours, tout ce que je pourrais ajouter après coup serait comme un chapeau mis sur la tête de l'extérieur. Cela ne veut pas dire que si l'on peut faire quelque chose, on ne doit pas le faire, bien entendu ! Je ne dis pas que nous ne devons plus rien faire en dehors de nos heures de cours. Tout ce que je dis, c'est que c'est là, en classe, que nous rencontrons tout le monde, même ceux que nous n'aurions jamais pu rencontrer à l'extérieur dans le cadre de nos activités extrascolaires. Comme cette élève : elle ne serait jamais venue te chercher si tu ne l'avais pas eue en cours. Et précisément parce qu'elle ne l'a pas choisi, elle te trouve devant elle et doit donc faire les comptes avec ta présence irréductible à son idéologie anti-CL ; ainsi, tu as pu l'aider sans forcer sa liberté ni celle de sa maman. Cela signifie que nous ne pouvons rien faire de manière aseptique, c'est-à-dire sans nous mettre en jeu en tant que personnes. L'enseignant aseptique, neutre, n'existe que dans l'imagination de certains ; si tu te proposes comme quelqu'un qui vit, tout le reste est une abstraction. En expliquant n'importe quelle matière (je ne sais pas ce que tu enseignes), ce qui passe, c'est un regard. C'est ce que nous apprenons à l'école de communauté : la connaissance nouvelle est un regard. Or, en enseignant, tu témoignes si ton regard naît d'un événement qui t'est arrivé ou de tes analyses d'après certains principes, c'est-à-dire d'un universel abstrait plutôt que d'un événement. Ce qui a changé Azurmendi, c'était une émission de radio : tout le reste ne serait pas arrivé, et il ne se serait pas non plus intéressé au mouvement, s'il n'y avait pas eu ce premier choc. Si, au lieu de continuer à écouter à la radio ce qui le frappait, il avait changé de chaîne, tout se serait arrêté là ! Il n'y aurait pas eu Javier, Macario et tous les autres ; rien ne se serait passé de ce qu'il a raconté dans l'entretien vidéo et dans son livre. C'est comme si Jean et André n'avaient pas été là cet après-midi-là. Ou que

l'aveugle né n'avait pas été au coin de la rue ce jour-là. C'est ainsi ! C'est la méthode de Dieu qui nous émerveille. C'est comme si tu n'avais jamais regardé cette élève et cette maman comme tu les as regardées. Comme quand on célèbre un baptême et qu'on se comporte en fonctionnaire au lieu de réaliser une rencontre. Ce n'est pas différent : l'un va travailler, l'autre célèbre un baptême, un autre fait son homélie, un autre fait le gardien et un autre encore le prisonnier comme Van Thuan. Il n'y a pas de différence. C'est comme si cela nous ramenait au cœur du problème. Voilà le christianisme : rencontrer une différence qui peut même passer par Zoom. Ce n'est pas que cette différence passerait quand même sans Zoom ; rien ne passerait, c'est-à-dire que ce qui passerait serait le néant. Je ne dis pas cela pour nous faire des reproches, mais pour nous libérer. Si nous nous rendons compte de cela, cela nous libère vraiment de nos schémas qui tendraient à nous décourager. Si le matin on pense : « Maintenant, je ne peux rien faire, c'est impossible dans cette situation », on a déjà perdu avant même d'entrer dans Zoom, on est vaincu avant même de commencer, on est bloqué dans la tête. Et on porte cela imprimé sur le visage. Cette situation, que peut-elle donc nous offrir pour grandir ? Ne nous plaignons pas ! Le Mystère aurait pu trouver un autre moyen, en nous évitant le virus. Mais il ne nous l'a pas épargné. C'est la chose la plus évidente, comme le disait Giussani : les circonstances inévitables sont les plus claires (il est donc inutile de se plaindre), ce n'est pas nous qui les avons choisies ; je suis sûr que personne n'aurait choisi cette modalité à distance pour exercer son métier et rencontrer les jeunes.

Je voulais raconter quelque chose de très simple qui m'a mieux fait comprendre ce que signifie que l'éducation est se communiquer soi-même. J'enseigne en ligne, j'ouvre Classroom et je vois que six élèves sur vingt-cinq avaient rendu leur devoir, ce qui était assez décevant. Nous venions de nous dire bonjour, mes élèves et moi, mais en voyant cela, je leur dis : « Mes amis, je comprends qu'en ce moment vous auriez peut-être envie de faire toute autre chose, de suivre vos cours d'instruments en présentiel, de pouvoir aller à l'école ; moi aussi, j'aimerais faire autre chose, j'aimais tellement me rendre à l'école à vélo ». En même temps, je pouvais voir qu'ils avaient tous l'air un peu dépressif, alors j'ai dit : « Mais nous sommes plus que l'humeur avec laquelle nous nous réveillons ».

Carrón. Parfait !

Et j'ai ajouté : « Parfois, cependant, pour en prendre conscience, c'est-à-dire pour voir que nous sommes plus que cela, il faut simplement accepter la réalité telle qu'elle est, donc la leçon d'instrument en ligne plutôt que le devoir de physique ». Ils me regardaient, peut-être étaient-ils même assez contents que je dise cela, mais je m'apercevais que je n'avais pas touché le cœur de la question. Alors, à un moment donné, j'ai dit : « Écoutez, mes amis, je ne vous dis pas cela parce que je veux que vous fassiez mon devoir-maison de physique, vous n'allez pas mourir pour ça, vous allez vivre tout aussi bien, mais je vous le dis parce que la réalité ne m'a jamais trahie. » Dès que j'ai dit cette phrase, j'ai vu leurs visages changer. Ils m'ont remerciée et nous avons fait cours. Dans mon for intérieur, je pensais : « Après cela, ils feront leurs devoirs, la prochaine fois », mais je me suis arrêtée et je me suis dit : « Est-ce que cela m'intéresse ? Ils pourraient très bien ne pas faire ce devoir-maison, mais ce moment a eu lieu ». Pour dire « La réalité ne m'a jamais trahie », toutes les fois où je suis restée face à la réalité telle qu'elle était, j'ai découvert quelque chose en moi qui m'a enthousiasmée, j'ai découvert des choses grandioses. C'est ce témoignage qui a touché leur cœur, leur point enflammé, et a changé leur regard. Au fur et à mesure que tout cela se passait, j'ai pris conscience de la question du témoin et de la communication de soi.

Carrón. Je te demande : cela peut-il rester au niveau du sentiment ?

Non.

Carrón. Parfait !

J'ai pris conscience que ce n'était pas une question sentimentale, il n'y avait rien de sentimental dans ce moment-là, il n'a suscité chez mes élèves aucune réaction sentimentale.

Carrón. Mais il a changé leur visage.

Ils ont changé de visage. Et même si la fois suivante, ils n'ont pas tous fait leurs devoirs, je me rendais compte que cette communication de soi est l'éducation et, paradoxalement, elle représente la possibilité que, petit à petit, ils arrivent à faire leurs devoirs.

Carrón. Parfaitement !

Au lieu de cela, c'est comme si souvent je pensais le contraire : ils ne font pas leurs devoirs, et donc... Mais cette fois-là, je me suis dit : non, ce n'est pas cela, qu'est-ce qui vient avant ? Pourquoi ne font-ils pas leurs devoirs ? Même s'ils sont à des milliers d'années-lumière de là, tu vois que tout est uni. Je m'aperçois que, lorsque je leur donne un devoir avec ce « donc » à l'intérieur, c'est très loin pour eux. Alors je me dis : si je ne m'implique jamais jusque-là avec toi, comment puis-je espérer que tu fasses tes devoirs ? Il est clair que c'est mon travail, je désire qu'ils fassent leurs devoirs et qu'ils découvrent la beauté que j'ai découverte, mais je me suis vraiment rendu compte que même s'ils n'avaient pas fait ce devoir, ce fait s'est quand même produit et pour eux ce sera comme pour moi : il faut que cela arrive des milliards de fois pour que cela me change moralement, je ne sais pas comment le dire.

Carrón. Pour que cela te change moralement. Le Mystère a planté une graine en eux, nous verrons combien de temps il faudra à cette graine pour fleurir. Mais toi (c'est le premier point), tu as découvert qu'ils ne sont pas réduits au niveau sentimental, et que lorsqu'ils se réduisent au niveau sentimental, c'est parce qu'ils ne trouvent pas quelqu'un qui touche les fibres les plus intimes de leur être. Ce n'est pas la faute des jeunes, et peut-être même pas la nôtre ; cela arrivera quand cela arrivera. Voilà la question essentielle : pourquoi leur as-tu dit cette phrase avec la conviction de toucher leur point enflammé ? Parce qu'elle avait été vraie pour toi, ce qui fait que tu la leur as dite avec conviction, sans te poser la question de ce qu'ils en feraient, parce qu'elle était vraie indépendamment de comment ils la recevraient. Cela te rendait libre du résultat, du fait qu'ils fassent ou non leurs devoirs, parce que ce que tu as vu dans leurs visages est plus que ce que tu pourras mesurer le lendemain. Pourquoi ? Car ce n'est pas une mesure qui fera la différence, mais un événement qui a ensuite besoin de tout le temps nécessaire, un début qui embrasse toute la trajectoire de la certitude, comme le dit l'école de communauté. Et si cela arrivait ainsi aux apôtres, comme le dit continuellement l'Évangile : « Et ils crurent en lui », « Et ils crurent en lui », « Et ils crurent en lui », combien de fois faudra-t-il que cela se produise pour que cela prenne racine en eux, ainsi qu'en toi ? Pour que tu ne te décourages pas, il suffit que tu prennes conscience de toi et que tu les regardes toujours avec le même regard avec lequel un autre te regardait quand tu n'y arrivais pas, quand tu allais te plaindre parce que tu n'y arrivais pas et que l'autre te regardait à nouveau comme tu les as regardés. Tout s'est déjà produit dans le premier changement, lorsque nous avons prononcé le célèbre « Eurêka ! ». Une connaissance nouvelle s'est déclenchée parce qu'il s'est passé quelque chose, on a un visage différent. Et rien ne s'est passé si je n'ai pas un visage différent. « Vous comprenez ? », disais-je à mes élèves après un cours. « Oui », répondaient-ils. Et moi : « Non, vous n'avez pas compris, je lis dans vos yeux que vous n'avez pas compris ». On doit pouvoir le lire dans le visage si quelqu'un a compris, comme tu l'as vu chez tes élèves. Cela ne signifie pas que tu dois te mesurer toutes les fois où tu ne le vois pas ; ne revenons pas aux vieilles habitudes, en nous plaignant !

C'est pourquoi le travail le plus important est cette interaction dans la réponse à la réalité car, comme tu le disais, la réalité ne trahit jamais ; la réalité nous introduit constamment dans ce travail, quelle que soit cette réalité. Tout à l'heure, tu as utilisé un mot : s'impliquer. Une présence qui s'implique dans ce qu'elle dit, c'est ainsi que don Giussani parlait de l'autorité ; non pas quelqu'un qui parle avec détachement du haut de sa chaire, mais quelqu'un qui s'implique dans ce qu'il dit. C'est une merveilleuse opportunité, mes amis ! Je n'ai pas fini de vous parler de mon expérience d'enseignant au séminaire de Madrid : on pouvait m'interdire de parler à mes élèves même une seule seconde en dehors du cours, mais on ne pouvait pas empêcher que le lendemain, à la cantine, on parle du cours, parce que là, toutes les interdictions sautaient ! Il n'y a aucune situation où cela ne puisse se produire. Je ne dis pas cela pour les autres, mais pour nous, afin que nous ne nous décourageons pas avant d'entrer en classe. Tu as regardé tes élèves en disant à chacun d'eux : « Tu es plus que ton humeur

du moment ». C'est la conviction d'une personne qui a conscience de soi, qui ne se réduit pas à son humeur. Et ce n'est pas rien.

Merci. Bonne poursuite !

Barberis. Je voudrais vous dire un grand bonjour. Nous terminons par une prière, pour confier à la Vierge la richesse que nous avons vécue et la paternité dont nous avons une fois de plus fait l'expérience.

Memorare